Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 29 (1965)
Heft: 115-116

Buchbesprechung: Livres reçus : publications récentes

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

COLLECTIONS. PUBLICATIONS EN COURS. REVUES.

— Le Centre de philologie romane de la Faculté des Lettres de Strasbourg a publié (Paris, Klincksieck) :

Dans la série C « Études Littéraires », un nº 9, Jean MARX, *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, 323 pages, 1965. C'est un recueil d'articles d'inspiration commune, publiés pour la plupart dans des revues, et traitant des influences celtiques et chrétiennes, de la formation du cycle du Graal, des personnages de la matière de Bretagne. En appendice, « les études arthuriennes de 1952 à 1963 ».

Dans « Actes et Colloques », un nº 3, *L'humanisme médiéval dans les littératures romanes XIIe au XIVe siècle*, un vol. 21 × 27 cm. de 265 pages, 1964. Ce sont, présentés par A. FOURRIER, les communications faites au cours d'un colloque par J. FRAPPIER, O. JODOGNE, H. R. JAUSS, E. KOEHLER, J. RYCHNER, G. BILLANOVICH, J. MONFRIN.

Travaux de linguistique et de littérature, tome 3, 1965. Le fascicule 1 (philologie) comprend des études de K. HEGER, B. POTTIER, G. MOIGNET, R. MARTIN, R. M. RUGGIERI, M. PARENT, G. STRAKA, P. NANDRIS, O. METTAS. J'ai noté particulièrement l'important mémoire que G. STRAKA a consacré à *Naissance et disparition des consonnes palatales dans l'évolution du latin au français*, p. 117 à 167.

— M. A. J. VAN WINDEKENS nous a donné en deux volumes la troisième et la quatrième partie des *Communications et rapports du Premier Congrès International de Dialectologie générale* organisé par Sever Pop en 1960. Troisième partie : Phonétique, Contacts de langues et emprunts lexicaux, Problèmes linguistiques. Quatrième partie : Rapports sur les activités linguistiques et dialectologiques. Deux volumes de 294 et 308 pages. Louvain, Centre international de Dialectologie générale, 1965. La part faite à la dialectologie romane dans ces deux volumes est fort importante. Ainsi, grâce à M. Van Windekens, s'est trouvée achevée la publication de ces actes au moment où s'ouvrait le second congrès de dialectologie générale.

— *Actes du Xe Congrès international de Linguistique et Philologie romanes, Strasbourg, 1962*, publiés par Georges STRAKA. Actes et Colloques 4, Paris, Klincksieck, 1965. Trois tomes de XXIII + 1405 pages, cartes dans le texte et hors texte. On trouvera dans une 1re partie les communications présentées en séances plénières : W. von WARTBURG, *La fusion du grec, du gaulois et du latin en occident*, G. ROHLFS, *Aspects et problèmes de géographie linguistique romane*, A. MONTEVERDI, *Problèmes de versification romane*, S. ULLMANN, *Synchronie et diachronie en sémantique*, I. IORDAN, *État actuel de la linguistique romane et ses perspectives de développement*. Les autres communications sont réparties entre 10 parties : Problèmes et méthodes, Faits d'histoire et de civilisation et faits linguistiques, Langue parlée et langue écrite, Langue des textes romans, Stylistique, Philologie et versification,

Recherches en cours, Phonétique et phonologie, Dialectologie et géographie linguistique, Langues romanes hors de l'ancienne Romania.

— L'Académie de la République Populaire Roumaine (Filiala din Cluj. Institutul de Linguistică) a publié en 1964 un *Dictionar Romîn-Maghiar* en 2 volumes reliés, de 20 × 26 cm. et de XXIII + 743 et 801 pages en double colonne ; les noms propres et des notions générales de phonétique et de morphologie occupent les pages 803 à 847 du second volume. Cet ouvrage, sous la direction d'Emil PETROVICI, a eu comme rédacteur principal Bela KELEMEN, aidé par une nombreuse équipe de linguistes roumains.

— *Les dialectes belgo-romans*, Bruxelles, 1962, tome XIX.

N° 1. R. DASCOTTE, *Supplément au Dictionnaire du Wallon du Centre*, p. 5-36. — J. HERBILLON, *Wallon* gadot. *picard* cado « *fauteuil*,... », p. 37-55. Le w. *gadot* est le même mot que le pic. *cado* largement répandu dans le nord de la France ; ce *cado* doit être une réduction de *cayèle-à-dos* « chaise à dossier ». — *Comptes rendus et notices*, p. 56-76.

N° 2. E. LEGROS, *Un examen de la classification internationale des contes dans sa seconde version*, p. 77-115. — J. HERBILLON, *Ancien wallon* volages, p. 116-118. Compléments à l'article *volaticus* du FEW 14, 609. — *Chronique, Comptes rendus et notices*, p. 119-145.

N° 3-4. *Chronique*, p. 147-158. — E. LEGROS, avec la collaboration de J. HERBILLON, *La Philologie wallonne en 1961*, p. 159-265.

Tome XX, 1963. N° 1. R. DASCOTTE, *Les noms wallons des oiseaux dans le Centre*, p. 5-35. Petit dictionnaire des noms patois des oiseaux relevés par l'auteur auprès de bons patoisants du centre de la Wallonie. Un index des noms français, p. 33-35, facilite la consultation. — N. ROUCHE et J. HERBILLON, *Textes d'archives hutoises* (2e *série : A-F*), p. 36-57. Ces textes font suite à ceux qui ont été publiés dans le tome XVIII. Ils sont extraits des archives communales de Huy et ont trait à la fin du XVIIe et au XVIIIe siècles. — *Mélanges : Les noms wallons de Deschampsia flexuosa au sud de l'Ardenne*, par G. ANDRÉ ; *W. intrudjeu « entre-jeu »*, par E. L. ; *Audossier de w. drongard et harlaque*, par J. HERBILLON, p. 58-65. — *Chronique*, p. 66-70.

N° 2. N. ROUCHE et J. HERBILLON, *Textes d'archives hutoises* (2e *série* : G-M.), p. 71-84. — L. REMACLE, *Le wallon* nozé, p. 85-92. Mot d'origine obscure signifiant « mignon ». — J. HERBILLON, *W. liégeois* halbôssâ « *mauvais ouvrier, vaurien* », p. 92-97. Ce mot est lui aussi d'origine obscure. M. H. propose d'y voir le résultat d'un croisement entre un premier élément *hal-* senti comme péjoratif (voir *halcotî* « chétif personnage », *halcrosse* « vaurien »...) et un terme en *boss-* évoquant un travail grossier (par ex. *cabossî* « enlever les émouchets », terme de tannerie). — *Chronique, Comptes rendus et Notices*, p. 98-132.

N° 3-4. E. LEGROS, avec la collaboration de J. Herbillon, *La Philologie wallonne en 1962*, p. 133-249.

Tome XXI, 1964. N° 1. N. ROUCHE et J. HERBILLON, *Textes d'archives hutoises* (2e *série : N-Z*), p. 5-28. — P. RUELLE, *Notes sur quelques mots borains*, p. 29-46. — L. REMACLE, *Le wallon ardennais vèda* (*1 carte*), p. 47-55.

L'ard. *vèda* « cartes sans valeur », « enfant effronté », « choses de peu d'importance » a été expliqué par J. Haust comme un dérivé en *-aculum* de *vendere* « vendre ». L. Remacle fait remarquer les difficultés sémantiques et phonétiques qui s'opposent à cette étymologie. Il propose de voir dans *vèda* une déformation euphémistique de *vèssa* (= vessoir !).

Il rappelle que les mots scatologiques sont volontiers déformés, par ex. *fèner* pour *vèner* (*vissinare) relevé par Haust, et il produit à l'appui de son explication de *vèda* la carte des expressions belgo-romanes répondant à la notion de « cartes sans valeur ». On y trouve, à côté de *vèda*, des mots qui signifient « diarrhées ». Cette note est fort intéressante : elle nous montre le linguiste au travail, refusant une étymologie au nom de la phonétique et en découvrant une autre, qui est très vraisemblablement la vraie, à l'aide de la sémantique et de la géographie linguistique. — *Mélanges* : J. HERBILLON, *Encore le wallon harlaque. Le toponyme Rosteleu*, p. 56-63. — *Chronique*, p. 64 70.

N° 2-4. J. HERBILLON, *Wallon liég.* cahote *et* mahote *offrent-ils un passage r > l ?*, p. 71-94. — El. LEGROS, *Le wallon liégeois* sotê, *lorrain* sotré « *lutin, gnome* », p. 95-112. Les témoignages les plus nombreux ne postulent pas un rattachement à *sauter*, mais indiquent *sot-ereau* (formation analogue au patronyme *Follereau*) et *soteau*. Il faut revenir à l'idée de sottise ou de folie apparentant ces gnomes aux *follets*. — G. André, *Ruômolin, à Oizy, toponyme et anthroponyme*, p. 113-122. — J. M. Pierret, *Notes sur la syntaxe du pronom personnel dans le parler de Longlier*, p. 123-130. — E. L., *Sur le sens et la forme du verviétois* sampreûs, simpreûs, p. 131-135. — *Chronique, Comptes rendus et Notices*, p 136-212. On remarquera particulièrement les c. r., par E. Legros, de E. Nègre, *Les noms de lieux en France*, de v. Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, 2e éd., de A. Lerond, *L'habitation en Wallonie malmédienne*, et de J. Renson, *Les dénominations du visage*.

P. GARDETTE.

Cahiers de Lexicologie, n° 6 (1965, I), Didier-Larousse, Paris. — Peu à peu les Cahiers de Lexicologie rattrapent le retard qu'ils avaient pris. Nous souhaitons avec tous ceux qui s'intéressent à cette discipline d'avenir que le rythme de la publication puisse se maintenir tel qu'il a été défini. Nous ne pouvons que signaler aux lecteurs de la Revue les différents articles que leur offre cet abondant cahier. M. Knut Togeby prouve qu'il existe une seule linguistique et non des disciplines étanches et juxtaposées les unes à côté des autres ; la lexicologie est inséparable de la grammaire et de la sémantique. Dans la description d'une langue il faut commencer par la grammaire, continuer par la lexicologie qu'on peut baser sur la grammaire et finir par la sémantique qui présuppose à la fois la grammaire et la lexicologie. M. K. T propose qu'on s'en tienne au terme de morphème pour désigner l'élément fondamental de tous les aspects de la linguistique du contenu. Il faut commencer à décrire le comportement des morphèmes grammaticaux puis celui des morphèmes des adjectifs, des substantifs et des verbes. La sémantique enfin n'est accessible que par la voie du comportement des morphèmes. Il est toujours nécessaire de considérer chaque morphème selon ses combinaisons possibles ou impossibles avec les autres morphèmes de la langue. (Grammaire, Lexicologie et Sémantique, p. 3-7). M. Georges Mounin, dont on connaît l'excellente thèse : *Les problèmes théoriques de la traduction*, présente un *Essai sur la structuration du lexique de l'habitation*. Il s'agit, selon l'auteur, d'une exploration pour essayer de percer le mur opposé jusque-là par le lexique à la linguistique fonctionnelle et structurale Il espère qu'elle permettra soit de mieux poser le problème de la structuration du lexique soit de mieux démontrer qu'elle est impossible et pourquoi (p. 9-24). M. Maurice Coyaud veut, dans son article, *Transformations linguistiques et classification lexicale*, suggérer des thèmes de recherche et apporter

une contribution à un débat qu'il juge important : Dans quelle mesure les grammaires font-elles usage de classes sémantiques ? Dans quelle mesure certaines théories linguistiques récemment proposées rejettent ou utilisent les classifications du vocabulaire qui ne sont pas considérées comme grammaticales ? (p. 25-34). M. Charles Muller étudie une nouveauté intéressante en matière de statistique lexicale, dont on sait qu'il est un éminent spécialiste : l'application par Gustav Herdan à un fait de langage d'une distribution jusqu'alors inconnue des linguistes, la distribution de Waring (p. 35-53). M. Otto Duchaček nous invite à aborder quelques problèmes que pose l'antonymie : Quels sont les mots qui s'opposent ? Dans quelle mesure ? Comment et pourquoi ? Et il en vient à formuler de nouvelles définitions des antonymes et de l'antonymie (p. 55-66). M. Alain Rey, secrétaire général de la rédaction du dictionnaire Robert, traite d'une question qui a dû souvent le préoccuper, celle de la définition lexicographique et des difficultés insurmontables qu'elle présente. Sa conclusion est pleine de modestie : « On aboutit à un incontestable constat d'échec si l'on prétend faire de cette technique lexicographique autre chose qu'une activité pragmatique et pédagogique. » M. Manfred Höfler de l'Université de Heidelberg apporte quelques additions et rectifications au nouveau Bloch-Wartburg en ce qui concerne le vocabulaire des arts et métiers. Cet article est suivi d'une importante bibliographie (p. 81-104).

Dans ce numéro commence la publication d'une série d'articles présentant les grandes entreprises lexicographiques actuellement en cours. Le premier de ces articles est consacré par M. F. de Tollenaere au Dictionnaire historique de la langue allemande qui s'élabore à la suite du Trésor des frères Grimm.

Suit le résumé des exposés faits par MM. Greimas, Pottier et Barthes à une réunion-débat dans le cadre du Centre d'Histoire du lexique politique de l'E. N. S. de Saint-Cloud, débat qui avait pour thème Lexicologie et Sémiologie, Enfin ce volume se termine par deux comptes rendus : celui de l'ouvrage de M. Muller : L'Illusion comique de P. Corneille : Essai de statistique lexicale, par M. Greimas, et celui de la thèse de M. Messelaer : Le vocabulaire des idées dans le « Trésor » de Brunet Latin, par M. Muller.

J. Bourguignon.

Études romanes de Brno, volume I, Opera Universitatis Purkynianae Brunensis, Facultas Philsophica, 100, Státní pedagogické nakladatelství, Praha, 1965, 213 pages. — En publiant le premier volume des *Etudes romanes de Brno*, les romanistes de l'Institut des langues et littératures romanes de l'Université J. E. Purkyně de Brno, se présentent comme un groupe bien homogène. En effet, ce qui caractérise le plus ce volume des *Études romanes de Brno*, c'est l'unité de conception qui domine chacune des deux parties dont il se compose. La première partie du volume comprend cinq études littéraires (104 pages). Les auteurs de ces études cherchent à saisir les rapports existant entre certaines manifestations de la vie littéraire française et l'activité culturelle tchécoslovaque. Otakar Novák, en analysant l'œuvre de Josef Kopal, premier professeur de littérature française à l'Université Charles de Prague, brosse dans son étude *L'œuvre de Joseph Kopal* (p. 7-28) un large tableau de la vie des lettres tchèques dans la première moitié de notre siècle dans laquelle il situe très exactement l'activité du professeur Kopal, où s'entrelacent les échos et les influences du milieu culturel et littéraire de la France et l'effort créateur

national tchèque. Il en est de même des trois autres études littéraires, qu'il s'agisse de celle de Jaroslav Fryčer, *La fortune d'Alfred de Musset en Bohême et en Moravie*, p. 29-46, celle de Vladimír Stupka, *Autour des traductions tchèques de Paul Verlaine*, p. 47-63, et celle de Zdeňka Stavinohová, *En marge des traductions tchèques des œuvres d'Antoine de Saint-Exupéry*, p. 64-84 : en choisissant trois représentants des lettres françaises, assez éloignés au point de vue temporel et artistique, les auteurs présentent un intéressant tableau où revivent les événements littéraires en Bohême et en Moravie au cours du siècle passé et la première moitié de notre siècle ; cette analyse permet aux auteurs d'envisager quelques nouveaux aspects de l'œuvre des écrivains français choisis, ce qui prouve une fois de plus l'utilité de la méthode employée. Jaroslav Rosendorfský y ajoute une intéressante étude des influences italiennes sur deux auteurs tchèques de la fin du siècle passé et des premières décades du siècle présent *Roma nell' opera di Julius Zeyer e Josef Svatopluk Machar*, p. 85-104. La confrontation de deux milieux culturels assez éloignés et distincts qu'entreprennent les auteurs des études citées ci-dessus, contribue sans aucun doute à l'éclaircissement de certains aspects de la littérature nationale tchèque, mais elle permet également d'approfondir notre connaissance des écrivains français autour desquels cette étude se déroule, et nous devons féliciter les auteurs des études littéraires de Brno d'avoir orienté leurs recherches dans ce sens.

Dans la deuxième partie du volume, se composant de trois études linguistiques (105 pages), l'unité est assurée par l'influence très marquée des idées d'Otto Ducháček sur ses collaboratrices et par l'orientation générale des recherches vers les problèmes sémantiques. Otto Ducháček y poursuit ses études sur le champ conceptuel de la beauté en français moderne (cf. aussi son étude *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Opera Universitatis Brunensis, Facultas Philosophica, SPN Praha, 1960) en l'élargissant, en coopération avec Růžena Ostrá, d'une vue comparative (O. Ducháček et R. Ostra, *Étude comparative d'un champ conceptuel*, p. 107-169). En prenant pour point de départ l'état en latin, les auteurs passent en revue les expressions se rapportant à l'idée de la beauté dans les autres langues romanes : l'espagnol, l'italien et le roumain. Cela leur permet de montrer les analogies et les différences de la structuration du champ conceptuel de la beauté sur divers territoires de la Romania. Il est très intéressant de suivre, à partir des résultats obtenus par O. Ducháček dans l'étude citée sur le champ conceptuel de la beauté en français moderne (voir ci-dessus), quelles sont, dans les langues romanes étudiées, les expressions formant le centre du champ conceptuel en question et celles qui en forment les aires principales (beauté supérieure, beauté agréable ou tendre, beauté élégante et beauté complétée de l'idée d'ornement); à ce sujet sont aussi très instructifs les tableaux où les auteurs expriment numériquement la fréquence des radicaux utilisés dans les langues étudiées pour former le champ conceptuel analysé. Mais en dehors de la richesse des matériaux que les auteurs ont réunis dans leur étude, et en dehors de la finesse d'analyse sémantique dont a fait preuve O. Ducháček dans ce travail comme dans ses autres études, ce que nous voudrions accentuer surtout c'est la fécondité des principes posés par O. Ducháček quant à l'analyse sémantique du lexique : dans l'article publié dans ce volume des *Études romanes de Brno* nous le voyons secondé dans ses recherches par les efforts de son élève. Également dans une autre étude sémantique du recueil, une autre élève de Ducháček, Eva Spitzová développe et met en pratique une idée énoncée par O. Ducháček dans le livre précité, à savoir celle des champs syntaxiques ou syntagma-

tiques. Dans l'article *El campo sintáctico del substantivo hombre en el español moderno* (p. 189-212), E. Spitzová effectue l'exploration des relations contextuelles virtuelles du substantif « hombre » avec d'autres mots. L'auteur suit la méthode esquissée par Ducháček et analyse les relations binaires entre les objets et le complément circonstanciel d'une part et les prédicats de l'autre, entre l'attribut prédicatif et le sujet, et enfin entre l'apposition et les noms qui en dépendent. Dans la deuxième partie de son étude l'auteur analyse les relations numériques dans la phrase en établissant la fréquence des différentes fonctions que le substantif « hombre » y assume. Malgré le caractère descriptif un peu trop unilatéral, l'article n'en reste pas moins une intéressante contribution à l'étude de la structure du lexique qui mérite certainement d'être poursuivie et poussée plus à fond. Dans la troisième étude linguistique du recueil, Pavel Beneš se rattache aux deux précédentes par l'accès sémantique qu'il applique à l'analyse du pronom « on » en français et de ses équivalents en roumain, *Le pronom on en français et ses équivalents en roumain* (p. 171-188). Pavel Beneš s'appuie aussi sur l'analyse numérique du fait envisagé, mais il nous semble assez dangereux de vouloir tirer des conclusions d'une recherche qui s'appuie sur des exemples notés dans un seul ouvrage (c'est ainsi que les listes des verbes se construisant avec « on », p. 181-182 et 184-185, sont nécessairement incomplètes et ne prouvent, au fond, rien). Par contre, l'analyse numérique pourrait peut-être aider l'auteur à élucider le problème de la signification de pluralité indéterminée du pronom « on » dont il suggère une solution, contraire à celle qui a été proposée par B. H. J. Weerenbeck. — En conclusion, nous voudrions souligner encore une fois le mérite des romanistes de Brno d'envisager les problèmes littéraires et linguistiques sous un aspect méthodologique qui signifie incontestablement une importante contribution aux questions étudiées.

Josef Dubský.

Livres, comptes rendus sommaires.

Karl Jaberg, *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*. Neue Folge, herausgegeben von S. Heinimann. Romanica Helvetica vol. 75. Berne, Francke, 380 pages. — L'œuvre si importante de Karl Jaberg, exception faite de l'*AIS* et de deux ou trois volumes ou plaquettes, se trouvait presque toute dispersée dans des revues et des recueils jubilaires. Ces articles sont désormais rassemblés, pour l'essentiel, dans deux volumes parus sous le titre *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*. Le premier est paru en 1937, à l'occasion du soixantième anniversaire du maître de Berne, et le second tout récemment, grâce aux soins pieux de S. Heinimann. Ce très beau livre renferme 14 études, groupées en trois parties : « Expressive Wortgestaltung », « Sprachliche Reihen », « Sprache und Volksglaube ». — M. Heinimann fait remarquer dans sa préface que Karl Jaberg est surtout connu comme un des maîtres de la géographie linguistique et que l'on connaît moins ses travaux sur l'expressivité. C'est peut-être que ces travaux datent de la dernière époque de l'activité scientifique de Jaberg. Des cinq études de la première partie deux, qui traitent des dénominations de la balançoire, ont paru en 1946 (Jaberg avait alors 70 ans), une autre, « Die Schleuder », en 1954, deux autres enfin étaient inédites (« Sinn und Unsinn », conférence prononcée en 1943 et demeurée manuscrite, et « Ueber die Entstehung expressiver Präfixe im Italienischen », manuscrit inachevé). Toutes les cinq témoignent de l'évidence qui s'était peu à peu imposée à Jaberg au cours du minutieux

inventaire qu'il avait entrepris des matériaux de l'*AIS* et aussi à la vue des documents mis au jour par les autres entreprises dialectologiques, notamment le *Glossaire des patois de la Suisse romande* qu'il dirigea à partir de 1942. C'était l'évidence que beaucoup de mots et de formes populaires ne s'expliquent ni par la phonétique historique ni par l'étymologie faite à partir du latin, mais par la formation spontanée du peuple à partir d'onomatopées et de radicaux expressifs symbolisant des mouvements, des bruits, des impressions de grandeur, de grosseur, de petitesse... De ces mots expressifs Jaberg a décrit les principales caractéristiques : instabilité des sons, tendance à se grouper en familles ou en séries de phonétisme analogue (fr. *bamb-*, *brand-*, *branl-*, *dan-*, suisse *gang-*, it. *dand-*... exprimant les idées de 'chanceler, secouer, remuer, pendiller... '), tendance à attirer des mots qui peuvent provenir de langues plus anciennes... Il faut lire ou relire ces études qui aident à situer bien des mots énigmatiques parmi les plus populaires, relire aussi *Le sémantisme des mots expressifs en Suisse romande* de Ruth Lehmann, où l'on trouve l'écho de la pensée de Jaberg. — Les deux autres parties du volume groupent : sous le titre « Sprachliche Reihe » cinq études, dont deux inédites, relatives à ces séries linguistiques (nom des ordinaux, comparatifs et superlatifs, masculins et féminins) que la langue compose, puis défait, pour les refaire, comme cette série *fou*, *folle*, devenue dans quelques parlers *fou*. *sotte* (peut-être parce que *folle* avait pris un sens trop péjoratif), et refaite en *sot*, *sotte* ; enfin, sous le titre « Sprache und Volksglaube », trois belles études consacrées l'une aux noms de l'onglée et du panaris, les deux autres aux noms du naevus (la tache de vin). — C'est une grande commodité d'avoir ainsi sous la main l'essentiel des œuvres dispersées de Karl Jaberg, et même, dans le second des deux recueils, des études non encore publiées. En préparant cette édition M. Heinimann a bien servi la mémoire de son maître, et il a rendu un grand service aux romanistes. J'émettrais volontiers le vœu que l'œuvre dispersée de J. Jud, qui fut l'ami de K. Jaberg et qui collabora avec lui dans l'immense entreprise de l'atlas italien, soit rassemblée elle aussi avec le même soin.

Arthur BALLE, *Contribution au dictionnaire du parler de Cerfontaine*. Mémoires de la Commission de Toponymie et de Dialectologie (section wallone), 11. Liège, 1963, 327 pages. — Arthur Balle était né en 1878 à Cerfontaine, province de Namur. Sa carrière d'inspecteur des chemins de fer ne lui avait pas fait oublier le patois de son enfance. En 1936 il se mit à étudier son village, sa toponymie, son folklore, son patois. L'amitié de J. Remouchamps et celle de Jean Haust orientèrent ses recherches. Avant de mourir il confiait à l'Institut de Dialectologie Wallonne de Liège un exemplaire manuscrit de son dictionnaire. M. E. Legros, à qui nous sommes redevables déjà de tant d'autres publications excellentes, a pris à cœur de préparer celle-ci et nous lui en devons une grande reconnaissance, parce que ce lexique est riche de mots et d'expressions caractéristiques que de nombreux exemples mettent en valeur.

Enrico QUARESIMA, *Vocabolario Aunico e Solandro, raffrontato col Trentino*. Instituto per la Collaborazione culturale. Fondazione Giorgio Cini. Un vol. relié de XXXIV + 520 pages, 2 cartes et nombreuses reproductions photographiques dans le texte. — La Valle di Solle et la Valle di Non constituent la partie la plus septentrionale du Trentin occidental. Elles confinent à l'ouest avec La Lombardie et à l'est avec le Haut Adige. Ces deux vallées sont parsemées de villages, qui s'étagent sur de fertiles terrasses, depuis

270 m. d'altitude jusque vers 1. 600 m. Le langage que parlent les paysans est de type haut-italien, mais la dispersion des villages, leur isolement dans un paysage accidenté, ont produit une étonnante variété d'évolutions phonétiques, au point que l'auteur peut écrire : « nell'ambito della Valle di Non ricorrono regolarmente tutte le risultanti che le vocali latine *e* ed *o* brevi hanno sviluppato nell'intero mondo neolatino, dalla Penisola Iberica (e l'America latina) alla Romania » (p. VIII). Le but de M. Q. n'étant pas de donner des variantes phonétiques mais le lexique commun aux diverses localités de son domaine, il a pris pour base le parler des habitants de Tuenno, et plus particulièrement des personnes âgées. Il a fait appel aux sources écrites : poésies recueillies par G. Bertagnolli, textes d'archives, vocabulaires patois, travaux de Carlo Battisti, cartes de l'AIS... Mais surtout il a recueilli lui-même par enquête orale la plus grande partie de ses matériaux. Il les présente sous la forme d'un dictionnaire alphabétique, riche d'exemples et illustré. C'est un fort beau livre (seules les deux cartes géographiques sont peu claires), magnifiquement présenté selon les habitudes de la Fondation Cini.

Joseph GULSOY, *El Diccionario Valenciano-Castellano de Manuel Joaquin Sanelo, Edición, estudio de fuentes y lexicología*. Sociedad Castellonense de Cultura, Libros raros y curiosos, XVI. Un vol. relié de 17 × 24 cm. et de 552 pages. — Le *Diccionario Valenciano-Castellano* que publiait Carlos Ros en 1764 peut être considéré comme le premier dictionnaire valencien moderne. Son auteur ne se faisait pas d'illusion et appelait ses successeurs à reprendre cette œuvre pour la compléter. C'est Manuel Joaquin Sanelo qui devait répondre à cet appel. Nous savons peu de choses sur lui. A sa mort, survenue en 1827, il laissait un dictionnaire manuscrit auquel il n'avait pu mettre la dernière main. Ce manuscrit se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Mazarine, classé comme texte du XVIIIe siècle. Il se compose non d'un seul dictionnaire, mais de deux, et même de trois. La partie principale est intitulée « Ensayo, Diccionario de Lemosino, Valenciano antiguo y moderno al Castellano ». Elle est suivie d'un « Diccionari Valencià-Castellà ». Dans l'*Ensayo* est intercalé un « Borrador ». « L'Ensayo » est le texte principal. Mais, fort sagement, M. Gulsoy a reproduit tout le manuscrit. Après une très précise Introduction (p. 15 à 52) il donne l'édition du manuscrit (p. 55 à 283), puis ses réflexions sur divers articles de ce dictionnaire sous forme de notes (p. 285 à 414). Un index des mots et des indications bibliographiques terminent le volume. Il n'est que juste de remercier M. Gulsoy d'avoir procuré aux lexicologues l'édition d'un document aussi important, et le féliciter pour l'avoir présenté avec une précision scientifique et une abondance d'explications qui ne laissent pas grand chose à désirer.

Joseph BALON, *Traité de droit salique. Étude d'exégèse et de sociologie juridiques*. Namur (Les anc. ets Godenne), 1965, 1240 pages en 4 tomes. — Cet important travail est d'abord l'œuvre d'un juriste. M. B. a étudié tous les textes législatifs de droit salique, y compris les capitulaires ajoutés à cette loi. Son enquête s'est étendue sur trois siècles et demi de legislation. De cette législation il présente une traduction en langue française, mais il a grand soin de donner en bas de page les textes justificatifs dans la langue d'origine. Cette analyse occupe le 1er tome et la plus grande partie du 2e, de la p. 19 à la p. 707. Une synthèse, intitulée « deuxième partie », occupe la fin du tome 2, de la p. 709 à la p. 766. Les tomes 3 et 4 ont un intérêt linguistique. M. B. donne dans le

tome 3 (p. 783 à 965) un dictionnaire de la langue des « gloses malbergiques » : le malberg (*mallobergo*) est le mont sur lequel les Francs Saliens tenaient leurs assemblées ; les gloses malbergiques sont l'interprétation populaire de la loi. Leur langue présente, sous un vêtement latin, de nombreux emprunts germaniques. Aussi est-il fort intéressant de trouver réuni ce vocabulaire, avec pour chaque mot le renvoi aux passages où on le retrouvera dans les deux premiers tomes, et aussi l'interprétation de M. B. Le tome 4 (p. 975 à 1240) contient, avec les tables d'usage, un dictionnaire de la langue latine du pacte. Pour chaque mot M. B. présente tous les contextes dans lesquels il se rencontre, ce qui en rend l'interprétation facile. Un tel latin, adapté à l'expression des notions nouvelles du droit franc, est extrêmement intéressant pour les romanistes. Ils seront reconnaissants à M. Balon de leur avoir fourni ce précieux répertoire.

Les Mélancolies de Jean Dupin, Édition critique par Lauri LINDGREN. Annales Universitatis Turkuensis, Séries B OSA, Tom. 95. Turku, 1965, 288 pages. — On sait peu de choses avec certitude sur Jean Dupin, sauf qu'il était né en Bourbonnais. M. Lindgren nous donne ici la seconde partie de son œuvre, appelée traditionnellement « Mélancolies ». C'est une revue des « états du monde », du pape jusqu'aux vilains, terminée par un traité des péchés capitaux. L'édition se compose d'une introduction (p. 7 à 38), du texte avec son apparat critique (p. 39 à 240), de notes (p. 241 à 261), enfin d'une liste des noms propres, d'un glossaire des termes inconnus du français moderne et d'une bibliographie (p. 263 à 286). Les quelques pages de l'introduction qui sont consacrées à la langue retiendront l'attention. Jean Dupin a écrit dans une langue qui n'était pas le francien et il s'en est excusé : « Je suis rudes et mal courtois ; Se je dy mal, pardonnez moi... Je n'ay pas lengue du françoys : De la duchié de Bourbonnois Fut mes lieu et ma nation » (vers 43 à 48). Les traits phonétiques semblent à M. Lindgren correspondre à ce que nous savons des parlers bourbonnais. Quant au lexique, il note la présence de termes qu'il suppose être des « expressions régionales » (p. 35). Il signale aussi la présence, plus ou moins fréquente selon les manuscrits, de formes des dialectes de l'Est de la France et de quelques formes provençales : *aigue, segre, suegre, fama* (p. 17). Pour m'en tenir à ces dernières, je ferais volontiers remarquer que la limite nord de l'occitan coupe en deux le domaine bourbonnais : la moitié sud du département de l'Allier présente encore aujourd'hui de nombreux traits méridionaux. C'est ainsi que nous y rencontrons, d'après l'ALF, *so* (ancien *sal*), *ég* ou *èg* (*aigue*), *sègr*.

J. BOUTIÈRE et A. H. SCHUTZ, *Biographies des Troubadours. Textes provençaux des XIIIe et XIVe siècles*. Édition refondue par J. BOUTIÈRE avec la collaboration d'I. M. CLUZEL. Paris, Nizet, 1964, LVIII + 641 pages. — Cette édition n'est pas la simple réédition de celle que M. Boutière avait déjà publiée en 1950 avec la collaboration de A. H. Schutz. Elle comporte pour la première fois la traduction intégrale des textes, qui deviennent ainsi accessibles aux non spécialistes. Le volume est complété par quelques textes latins et italiens importants, un glossaire, un index, une illustration documentaire. C'est vraiment, pour ces textes difficiles, une édition modèle.

M. Pierre RUELLE, à qui nous devons déjà une belle édition de *Huon de Bordeaux*, tome XX des Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de Bruxelles (1960), nous

donne dans la même collection, sous le nº XXVII, *Les Congés d'Arras*, Presses universitaires de Bruxelles et P. U. F., 1965, 248 pages. C'est d'abord le « congé » que Jean Bodel adressait en guise d'adieu à ses concitoyens, au moment où il les quittait pour la léproserie ; puis celui de Jean Fastoul, écrit dans des circonstances identiques ; enfin celui d'Adam de la Halle, d'une inspiration moins tragique. Ces trois textes, assez courts, sont précédés d'une copieuse introduction philologique et littéraire (p. 5 à 81) ; les textes occupent les pages 85 à 133 ; ils sont suivis de notes, d'une table des noms propres et d'un glossaire (p. 135 à 246).

Académie royale de Belgique, Collection des Anciens auteurs belges, nouvelle série, nº 6. Jean d'Outremeuse, *Ly Myreur des Histors. Fragment du second livre (années 794-826)* publié par André Goosse. Bruxelles, 1965 CCXLVI + 385 pages et 2 tableaux hors texte. — Nous ne possédons qu'une partie du « Miroir des histoires » de Jean d'Outremeuse. Et encore l'unique manuscrit contenant les années 794 à 826 du second livre était-il inabordable, jalousement gardé par son propriétaire, jusqu'à son acquisition par la Bibliothèque royale de Belgique en 1903. C'est cette partie du second livre qui nous est présentée ici, publiée d'après ce manuscrit pour la première fois. Le volume s'ouvre par une très copieuse introduction historique et philologique (p. XIII à CCXLVI) ; le chapitre consacré à la langue est particulièrement étendu, on ne s'en plaindra pas. Le texte occupe les p. 1 à 235. Viennent enfin les notes, le glossaire, la table des noms propres (p. 236 à 382). C'est une fort belle édition.

Peter Wunderli, *Études sur le livre de l'Eschiele Mahomet, Prolégomènes à une nouvelle édition de la version française d'une traduction alphonsine*. Éditions P. G. Keller, Winterthur, 1965, IX + 154 pages. — La découverte des deux versions latine et française de l'*Échelle de Mahomet* a obligé les romanistes à rechercher dans quelle mesure Dante était tributaire de cet ouvrage et, plus généralement, de la pensée orientale. M. Wunderli n'apporte pas de nouvelles conclusions, il veut seulement étudier de près le texte de la version française : le manuscrit et son histoire, le texte lui-même et son style, enfin sa langue. Un essai de glossaire termine cette étude ; M. W. souligne le caractère provençal d'un certain nombre de mots.

Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, texte publié avec une introduction, des notes et un glossaire par Paul Aebischer. Textes littéraires français, nº 115, Genève, Droz, 1965, 122 pages. — Dans un avant-propos fort agréable à lire M. Aebischer dit son intention de ne donner qu'une édition scolaire. Il remarque que ce texte plaisant mais difficile sera fort profitable : il lui paraît excellent « qu'un jeune romaniste, au moment même où il met ses dents, se trouve en présence d'un texte à l'étude duquel plus d'un savant, et non des moindres, a perdu vainement quelques-unes des siennes ». Les professeurs qui mettront ce texte à leur programme ne manqueront pas de faire avec leurs élèves un voyage plein d'intérêt sous la conduite d'un tel guide.

Narcisus (poème du XIIe siècle). Édité par M. M. Pelan et N. C. W. Spence. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 147. Paris, Les Belles

Lettres, 1964, 119 pages. — A. Hilka, dans la seule édition critique que nous possédions jusqu'ici, avait pris comme base le manuscrit C, le plus complet et le meilleur, mais il l'avait complètement remanié en renonçant aux formes picardes de l'original. Les auteurs de la présente édition donnent vraiment le texte de C. Dans l'introduction ils étudient les graphies du texte et la place de Narcisus dans la littérature du XIIe siècle. Ils ont placé à la fin du volume un glossaire abondant, dans lequel ils ne craignent pas d'expliquer les mots présentant une difficulté ou une nuance de sens intéressante. C'est une excellente édition, comme on pouvait l'attendre des deux savants qui nous l'ont procurée.

Laurent BOYER, *Introduction à l'étude du testament forézien suivie des testaments enregistrés à la cour de Forez (1310-1313)*. Fondation Georges Guichard. Protat, Mâcon, 1964. 1 volume de 23 × 28 cm., 476 pages + 1 carte hors-texte. — On sait quelle est l'importance des fonds de testaments conservés aux Archives du Rhône et de la Loire, pour la connaissance du lexique dialectal des XIIIe, XIVe et XVe siècles : le latin de ces textes ne fait souvent qu'habiller les mots populaires qu'aucun autre document ne nous a conservés. Mlle Gonon nous a révélé ce trésor, d'abord par la publication des parties essentielles d'un registre (*Testaments foréziens 1305-1316*, 1951) dont elle a tiré ensuite un glossaire publié dans l'*ALMA*, et surtout par sa thèse *La vie familiale en Forez et son vocabulaire d'après les testaments* (1961) qui présente le vocabulaire de la vie quotidienne contenu dans les 3.500 testaments foréziens du XIVe siècle.

Le nouveau volume que vient de publier la Fondation Georges Guichard, à laquelle nous devons tant d'excellents ouvrages d'érudition, et tout spécialement la collection des *Chartes du Forez*, est dû à la plume d'un juriste forézien, M. Laurent Boyer. Il contient d'abord une étude juridique et historique du testament en Forez, de ses formes et de son contenu (p. XXXIV à CX), puis l'édition intégrale des testaments contenus dans le registre B 1851 des Archives de la Loire (p. 1 à 425). Une table des institutions et une table des noms (p. 427 à 475) terminent le volume. Les romanistes et les historiens du droit accueilleront avec joie cette publication qui prolonge et complète très heureusement la collection des *Chartes du Forez* et les travaux historiques et linguistiques qui en sont sortis.

Étienne FOURNIAL, *Les mémoriaux de la Chambre des comptes de Forez. Restitution du registre des années 1349-1356*. Protat, Mâcon, 1964, 1 volume de 410 pages + 1 carte hors-texte. — Ces mémoriaux, sorte de livres-journaux, nous font connaître la façon dont était organisée l'administration financière du comté de Forez au milieu du XIVe siècle, avec ses prévôts, son trésorier, sa chambre des comptes. Ils sont écrits en un latin qui laisse transparaître la langue vulgaire de ce temps. Le livre de M. Fournial est l'œuvre d'un historien. Mais les romanistes y trouveront un important lexique dialectal. Publié avec l'aide de la Fondation Georges Guichard, il fait lui aussi honneur à l'équipe des chercheurs foréziens.

Chiaro Davanzati, *Rime, Edizione critica con commento e glossario* a cura di Aldo MENICHETTI. Collezione di opere inedite o rare, pubblicate dalla Commissione per i Testi di Lingua, vol. 126. Bologna (Casa Carducci), 1965. Un vol. relié de LXI + 487 pages. — Après une introduction bibliographique et philologique, l'éditeur présente les « canzoni »,

les sonnets et les poèmes d'attribution douteuse avec toute la précision désirable : apparat critique, notes nombreuses et abondantes. Un glossaire qui vise à être complet pour les mots ou les acceptions les plus rares de la langue ancienne, puis une table des incipit terminent ce volume fort bien présenté. Il fait honneur à l'auteur, à son maître M. Gianfranco Contini et à la Commission « per i Testi di Lingua » qui l'a accepté dans sa belle collection.

P. GARDETTE.

Leonard R. MILLS. *Le mystère de saint Sébastien, édité avec une introduction et des notes.* Textes littéraires français, nº 114, librairie Droz, 11, rue Massot, Genève, et librairie Minard, 73, rue du Cardinal-Lemoine, Paris, 1965, LXVI-309 p. — Nous ne connaissions jusqu'ici le mystère manuscrit de saint Sébastien (B. N., nouv. acqu. fr., 1051) que par l'analyse agrémentée de nombreux extraits qu'en avait donnée Gustave Cohen (Études d'histoire du théâtre en France et au M. A. et à la Renaissance, p. 370-384). L'édition que nous en procure aujourd'hui M. Mills vient combler heureusement cette lacune: Le ms. en question constitue en effet « l'élaboration la plus complète que nous ayons héritée du moyen âge français de la légende de saint Sébastien », comme le rappelle son éditeur. Et ce n'est guère qu'à travers une édition intégrale qu'on peut juger de l'originalité d'une œuvre de ce genre, et tenter d'en dégager des conclusions pour l'histoire de la langue et de la littérature.

Dans le travail de M. Mills, on peut distinguer celui de l'éditeur et celui du commentateur. M. Mills s'est acquitté de la première tâche, qui demeure la plus importante dans ce genre de travaux, avec une conscience et une minutie qui apparaissent à première vue; le fac-similé d'une demi-page de manuscrit, qui correspond aux pages 71-73 de son édition, peuvent nous en donner une juste idée. On peut même trouver cette minutie excessive, par exemple quand elle reproduit sans défaut les hésitations du scribe entre *n* et *m* à la finale des voyelles nasales. Il eût sans doute suffi de noter le fait dans la partie de l'introduction relative à l'édition. En ce qui concerne les difficultés du texte, M. Mills dans sa préface se déclare persuadé que suggestions et explications ne se feront pas attendre. Nous voudrions profiter de cette licence en apportant tout de suite notre contribution à ce facile travail. Les vers 1556-7, par exemple, prononcés par le « tyrant » Machecoton : *car saches descot et destaillie/frapperey sus celle chinaillie* doivent se comprendre sans nul doute comme : *d'estoc* et *de taille* je frapperai, etc., le *c* et le *t* étant très proches l'un de l'autre dans l'écriture du scribe, nous dit M. Mills; *noys*, 1113, signifie sans doute *coups*, « *marrons* », plutôt que « refus ». On découvrira çà et là beaucoup d'autres mots moins faciles à gloser.

L'introduction de M. Mills comporte neuf rubriques plus ou moins développées. La première fait d'une manière heureuse le point sur « la légende et le culte de saint Sébastien ». La troisième, la plus longue, est intitulée « la tradition littéraire et les personnages » ; M. Mills accorde à l'œuvre qu'il a éditée un intérêt littéraire bien compréhensif, en essayant d'y retrouver de vastes préoccupations morales et métaphysiques : « La croyance en une vie après la mort devient dans ce contexte une vérité rituellement élaborée pour expliquer aux hommes la communion des individus et le sens final de la vie (XXVIII). « Grâce au personnage du vilain, le fatiste a donc su établir des liens entre les différents plans du mystère et accentuer le contraste entre la portée spirituelle et matérielle de

l'action... Le vilain, qui boit avec les tyrans et aide à enterrer les martyrs, c'est l'homme qui erre le long du chemin entre le Bien et le Mal » (XLII). Le titre VII (« Le langage ») s'ouvre par des « considérations phonétiques » dont beaucoup concernent en fait la graphie du texte. En ce qui regarde la couleur dialectale de ce texte, beaucoup de « picardismes » s'expliquent sans doute par l'existence d'une *scripta* à laquelle fait lui-même allusion M. Mills. On est un peu étonné de voir traiter de la phonétique « syntaxique » dans la syntaxe. Dans « une vision d'ange qu'aloyent (par) le pays », *ange* est probablement un pluriel. Un lapsus : le *p* n'est pas étymologique dans *condempné*. La partie « Versification » enfin, contient des remarques intéressantes.

En ce qui concerne la langue du texte, nous avons personnellement relevé deux faits constants, qui intéressent, l'un la langue du copiste, l'autre celle du fatiste. Le premier concerne les finales en *a* de mots comme *taverniera* (après 1893, 5888, 5980, etc.) et *pouvra* (2298, 2315, etc.), qui reviennent constamment, non pas d'une façon absolue, mais semble-t-il par inadvertance sous la plume du copiste. Or, c'est là une graphie typiquement francoprovençale. Le deuxième consiste dans les rimes fréquentes du type *vailliant/Sebastient* 656-7, *maintenant/crestïens* 1427-8, *victemant/feysain/pousins* 1901-2-3, etc. Il y a là un fait dialectal, sans aucun doute, qui, ajouté à d'autres, permettrait peut-être d'identifier la province d'origine du fatiste. Nous laissons à de plus savants que nous en ce domaine le soin d'en décider.

Mais il y a d'autres faits à noter, touchant principalement ceux-là, la date et le lieu de la représentation, notamment dans les rôles comiques. Dès le vers 405, le dernier de la tirade liminaire du vilain, nous trouvons : « Par le vantre tieu, je voudroye/yci tenir/toutes les femmes de Savoye ». Le mot « Savoye », sinon la tirade, n'est pas interchangeable, car il est attesté par la rime. Nous savons qu'une histoire de saint Sébastien fut représentée à Chambéry *après* 1446 (et non *en* 1446, comme pourrait le faire croire la mention de Petit de Julleville, Les Mystères, II, p. 18. Or, nous trouvons au vers 3634 une allusion à la création du corps des francs archers, et M. Mills nous apprend en note que ce corps fut créé par Charles VII le 28 avril 1448. Quant aux patronymes, nous relevons au vers 1074 un Jean Girin, aux vers 1867 et 1869 un Jubellin (ou Gibelin, à cause des habitudes graphiques du scribe) et un Brouchet (ou Brochet)[1]. Le vilain jure deux fois par saint Gilles.

Voilà de quoi donner du travail aux commentateurs. Peut-être aurons-nous nous-même l'occasion de reprendre la question d'une manière plus approfondie. On voit que le texte édité par M. Mills, en dehors de son intérêt purement littéraire dont nous n'avons pas voulu traiter ici, se révèle riche en problèmes à résoudre pour l'histoire des « mystères ». (Notons en passant que ce terme n'est apparemment employé nulle part, ni comme titre, ni dans le prologue, où l'on ne rencontre que celui de « vie »). C'est pourquoi nous avons une grande dette à l'égard de M. Mills, dont le patient labeur nous a rendu ce texte accessible.

Jacques CHOCHEYRAS.

1. Signalons qu'on trouve dans ce texte, comme nous l'avions déjà remarqué dans la notice de Petit de Julleville, les noms de Riflandouille et de Taillebodin, utilisés comme on sait par Rabelais dans le Tiers-Livre. On voit que ces noms « de guerre » sont anciens. Ne serait-ce pas là une des origines du célèbre combat contre les andouilles, suivant un procédé de composition cher à Rabelais ?

Fritz Peter KIRSCH, *Studien zur Languedokischen Literatur der Gegenwart*, Wiener Romanistische Arbeiten, IV. Ed. W. Braumüller, Vienne-Stuttgart, 1965, 174 p. — Cette thèse a pris naissance dans un séminaire que notre collègue C. Th. Gossen a consacré en 1960-61 à la lecture de textes contemporains de langue d'oc. Son auteur a recueilli sur place sa documentation et a été guidé dans sa recherche par des spécialistes dont la plupart sont bien connus parmi nous : Jean Séguy, Jacques Allières, Charles Camproux, Joseph Salvat, etc. Il se réclame aussi de Jean Rouquette, auteur d'un récent « Que sais-je » sur la littérature d'oc (1963). Ce dernier ouvrage s'attachait surtout au passé (65 pages sur 109 pour le moyen âge et l'ancien régime, une vingtaine seulement pour notre siècle), et sa revue des écrivains contemporains est forcément rapide et sommaire. M. Kirsch, au contraire, s'est occupé d'auteurs encore vivants, ou disparus depuis peu : son introduction elle-même ne remonte pas au-delà des successeurs de Mistral.

Aux brèves mentions de J. Rouquette succèdent donc ici des analyses illustrées de citations nombreuses, qui rendent présentes des œuvres comme celles de Louisa Paulin, Jules Cubaynes, Henri Mouly, J. S. Pons, D. Saurat, etc. Analyses qui tentent de dessiner les principaux courants, d'identifier les sources d'inspiration, de classer les écrivains et les genres. Notons à ce propos que, se distinguant ainsi d'autres littératures dialectales, la jeune littérature occitane ne se borne pas au conte populaire, à la poésie et au théâtre, mais qu'elle aborde avec bonheur le roman le plus actuel (p. ex. avec Jean Boudou, *La Grava sul Camin*, dont le centre d'intérêt est formé par le travail obligatoire — le S. T.O. — d'un jeune Rouergat en Allemagne).

De ces études se dégage un tableau d'ensemble de la situation actuelle qui est faite à cette littérature par la situation linguistique et par l'isolement relatif de son organe, la langue d'oc. Dans la question infiniment complexe des dialectes et des patois, il est toujours difficile d'être lucide et précis. Peut-être un étranger y réussit-il mieux, quand il y met autant de conscience que M. Kirsch. Celui-ci a essayé du reste d'ajouter à la finesse de ses appréciations la rigueur des chiffres, à l'aide d'un sondage opéré sur des étudiants en lettres de Toulouse et Montpellier et des normaliens de Nîmes ; les jeunes gens étaient invités à répondre à quelque 25 questions sur leurs origines géographiques et sociales, sur leur passé linguistique et celui de leurs parents et grands-parents, sur la connaissance de l'occitan et sur l'usage qui en est fait par eux et dans leur famille, sur leur connaissance de la littérature d'oc, enfin sur l'idée qu'ils se font de l'avenir de l'occitan. On lira avec un intérêt particulier ce qui résulte des 125 réponses au questionnaire (dont le texte pourrait inspirer des enquêtes semblables) ; mais on devra se dire qu'il ne s'agit pas là d'un « échantillon représentatif », au sens strict que la statistique donne à l'expression ; car même dans ce milieu bien délimité et assez particulier, par sa vocation et ses études, tous n'ont pas répondu (300 questionnaires avaient été distribués) ; et il faut bien admettre que la proportion des « ignorants » ou des indifférents était plus forte parmi les abstentionnistes que dans le groupe qui fournit les pourcentages reproduits ici. L'auteur est parfaitement conscient de ce biais, et sa conclusion ne dissimule pas un certain pessimisme, malgré les succès éclatants d'un siècle de félibrige et l'action patiente et efficace, depuis quarante ans, de l'Institut d'Estudis occitans.

Charles MULLER.

Yves LE HIR, *Analyses stylistiques* — Collection U — Armand Colin, Paris, 1 vol. de 304 pages. — Il existe à l'heure actuelle un certain nombre de volumes semblables à celui

que M. Le Hir nous présente aujourd'hui. Tous ne nous apportent pas la même satisfaction : ou bien les commentateurs restent dans de vagues généralités et se contentent de superposer aux textes une glose qui n'explique rien ou bien ils se lancent un peu à l'aventure dans des interprétations auxquelles il manque de se fonder sur une étude scientifique du texte. On trouve aussi exposée parfois, dans de tels ouvrages, une théorie de l'explication pleine d'excellents principes mais on s'apercoit que les applications sont très décevantes. M. Le Hir enseigne la stylistique depuis de nombreuses années, il a déjà beaucoup travaillé, il sait donc bien de quoi il parle. Il n'a pas commencé par élaborer une méthode et utilisé, ensuite seulement, des textes pour prouver qu'elle était excellente. Au contraire il s'est mesuré d'abord avec les œuvres d'écrivains différents par l'époque, le genre et la technique et il a fait ce travail loyalement, sans idées préconçues. Puis il a dégagé progressivement certaines lignes de force, certaines constantes qui ont fini par s'organiser en une méthode d'analyse. Contrairement à d'autres spécialistes du style, il n'érige pas cette méthode en système, mais la présente comme un réseau de pistes à parcourir, comme un ensemble de moyens d'approche : une sorte de table d'orientation. C'est pour cela qu'il n'écarte jamais a priori l'aide que peuvent lui apporter les autres disciplines : beaux-arts, histoire littéraire ou histoire tout court, psychologie et même psychanalyse.

M. Le Hir a présenté sa conception de l'analyse stylistique en 1958 dans son discours de réception à l'Académie Delphinale. Il l'a précisée sur un point important dans une communication au XVe Congrès de l'Association internationale des Études françaises. On connaît surtout ses deux volumes *Esthétique et Structure du vers français* et *Rhétorique et Stylistique de la Pléiade au Parnasse*. L'Avant-propos du présent ouvrage présente un résumé clair et précis des moyens d'investigations que l'auteur va mettre en œuvre. On y retrouve un écho des derniers mots de *Rhétorique et Stylistique* : « Sans se détourner des recherches traditionnelles, solidement appuyées sur des méthodes historiques, ouvertes à tous les courants des disciplines humaines, la stylistique peut aborder les formes les plus diverses de l'expression linguistique, puisque son objet essentiel demeure l'étude des moyens de signification d'une pensée ; son ambition, la révélation d'une conscience. » Dans chacun des textes qu'il analyse, M. Le Hir accomplit cette double démarche. Le passage qu'il étudie, il en examine les éléments avec une rigueur toute scientifique, c'est-à-dire qu'il identifie les formes, les tournures et détermine leur valeur exacte en lexique et en grammaire. Puis, à partir de ce plan visible — celui du donné — il tente de remonter jusqu'au plan psychologique. Les éléments extérieurs qui ont été caractérisés ne sont que les signes extérieurs d'un état d'âme. C'est ce monde intérieur que le commentateur va s'efforcer de découvrir par-delà les moyens grâce auxquels il se manifeste. On regardera comme particulièrement caractéristique de ces deux moments de l'analyse l'étude du passage de Mithridate présenté aux pages 55 et suivantes. Que ce passage d'un plan à l'autre soit délicat et qu'il comporte nécessairement une part d'interprétation subjective est l'évidence même, étant donné que nous sommes dans le domaine de l'art. C'est pourquoi on pourra toujours discuter telle ou telle conclusion à laquelle l'auteur aboutit. Mais ce qu'on ne pourra pas lui reprocher c'est de s'être livré à la fantaisie car il s'entoure de toutes les garanties désirables, c'est-à-dire qu'il ne se trompe pas sur la valeur des signes présentés et qu'il ne leur fait jamais dire autre chose que ce qu'ils peuvent dire ni plus qu'ils ne peuvent dire. Ce volume nous offre vingt-cinq textes qui s'échelonnent dans le temps, du poète baroque Auvray au romancier Pierre Loti. Les grands noms de

la littérature, les « phares » figurent dans cette sélection : Corneille, Racine, Chateaubriand, Baudelaire, d'autres qui ne sont pas moindres : La Fontaine, Pascal, rapproché ingénieusement de Vigny, Chénier, Diderot, Flaubert et Loti, enfin deux poètes moins connus : Auvray et Bernard. Quant à Hugo et Verlaine, on pourra peut-être penser qu'ils ne sont pas trop bien représentés et regretter que M. Le Hir n'ait pas choisi des textes plus caractéristiques. Le Cantique de Bethphagé renferme autant de beautés que tel poème plus connu et il est d'inspiration biblique ! La pièce XIX de *Sagesse* nous révèle, en définitive, un aspect de la lutte de Verlaine avec l'Esprit. Et puis M. Le Hir était bien libre de ses choix.

Ce volume aidera les étudiants qui apprennent avec tant de difficulté à commenter un texte, il aidera également les professeurs et pourra donner aussi — pourquoi pas ? — aux spécialistes de la stylistique quelques idées excellentes, Nous souhaitons qu'il soit accueilli avec toute la faveur qu'il mérite.

J. BOURGUIGNON.

G. ESNAULT, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse, 1965. In-16, 644 pages. — M. Esnault fait des recherches sur les argots depuis plus d'un demi-siècle : nous nous réjouissons de voir enfin paraître cet ouvrage, fruit de tant de patients efforts. Il s'agit bien du premier dictionnaire de ce genre élaboré par un savant, selon une méthode scientifique. L'introduction définit l'argot et en précise les caractères ; il s'agit de termes oraux, non techniques, utilisés pour le plaisir par un groupe social donné ; le mot d'argot n'est « ni conventionnel, ni artificiel, ni secret », et il ne tombe pas en désuétude aussi vite qu'on l'a dit. Une importante bibliographie critique complète ces pages. Ce qui frappe d'abord dans ce livre, c'est la masse considérable du vocabulaire recueilli. M. Esnault a pris son bien de Villon à nos contemporains (cf. *mouche*, *David*, *fétu*, *gaut*, etc., à côté de *bidule* et de *respectueuse*) ; il a envisagé, en plus de l'argot des voyous et des malfaiteurs, ceux de l'armée, de la marine, des écoles, du jeu, du sport, etc. En outre, place a été faite, à juste titre, aux noms propres (*Fridolin*, *Ligoustre*, *Plumepatte*, par exemple). Tous les vocables sont pourvus d'une date et de l'indication du milieu qui les utilise ou les a utilisés. La partie la moins intéressante n'est pas celle qui résulte d'enquêtes personnelles menées pendant des dizaines d'années.

Le vocabulaire étudié est oral : les faiseurs de livres, le plus souvent, ne le connaissent pas. D'où le nombre considérable d'erreurs commises par eux lorsqu'ils le recueillent et l'impriment, erreurs répétées, parfois aggravées, par leurs successeurs. L'ouvrage de M. Esnault est donc critique : le lexicographe a dû d'abord faire œuvre de philologue et de linguiste. Il rejette ainsi certains termes, qu'il marque de l'astérisque. Exemples : **blioteuse* n'est qu'une coquille pour *flirteuse* ; **la faulx* doit être lu *lasault* et **coup de sifflet* « couteau », *coupe-sifflet*. Il y a mieux : **noche* est une coquille pour *croche*, lui-même fautif ; **renacher* « fromage » suppose une double coquille et une interversion de lignes. Nombreux sont les contresens des lexicographes ; seul le recours au texte qu'ils ont mal interprété permet de retrouver la signification des mots relevés. Ainsi *mistick* « bateau de quarante tonneaux » a été glosé « voleur étranger » par suite d'une énorme bévue commise sur un texte de Vidocq. Telle erreur d'interprétation peut être à l'origine d'une cascade de faux sens, ainsi *ferlampier* compris à tort « habile à couper ses fers ». Voyez encore le cas de *cotret*, *charrieur*, *diable*, *éprouvé*, *plongeur*, *tireuse*. Il existe aussi des mots

donnés comme argotiques par certains écrivains (V. Hugo, Richepin), mais sans existence réelle : *dric*, *fignol*, *pitancer*. M. Esnault est prudent : quelques hapax de bon aloi sont retenus, avec leur date : *doublette*, *pigut*, *Pampeluche* ; d'autres vocables portent l'étiquette « rare » (*crouilledouche*, *doulots*, *perdrix*) ou « très rare » (*marmion*, *Prélectanche*).

L'orthographe, fort variable, des mots d'argot posait un problème difficile. Pour d'évidentes raisons de place, l'auteur s'est borné le plus souvent à une forme ou à deux, ce qui ne va pas sans quelque disparate : ainsi *sekh*, avec *-kh*, mais *cagne*, *cagneux*, avec *c-* (on nous avertit ensuite que le bel usage veut *kh-*) ; *maltouse*, mais *maltouzier* ; *bizut* et *bizuth*, s. v., mais *bizu* dans une citation, sous *neutron*. La forme originale du mot peut se trouver ainsi modifiée, comme nous l'ont montré quelques sondages. Ex. « *chlâsse* ou *slass* adj. Ivre. (pop., 1883) ». Le *Supplément* au *Dictionnaire de la langue verte* de Delvau, donné à cette date par G. Fustier, écrit *slaze* (p. 551). « *Pschutt* n. m. 1° Prétention à l'élégance [...] (mondains, janv. 1883). — 2° Monde élégant (*ibid.*) ». *Le Gaulois* du 13 janvier 1883 écrit « le pchutt, des quartiers pchutt » dans son article signé « Tout-Paris », p. 1. M. Esnault a choisi les graphies *mécan'*, *pastiss*, qui évitent des hésitations sur la prononciation de ces mots, mais doit faire suivre de l'indication de la leur, mise entre crochets, *fayol* et *floc* ou *flot*. Il orthographie *pieds niclés* et *bacantes*, conformément à l'origine indiquée, mais *marloux*, du berrichon *marlou*, à la différence de sa variante *merlou*.

La recherche étymologique était particulièrement délicate, s'agissant de parlers peu fixés et souvent peu attestés. A en juger par l'examen des mots têtes d'article commençant par *n*, lettre prise au hasard, la proportion des divers éléments d'origine apparaît comme il suit : 47 termes remontent à des mots français pris dans un sens particulier (souvent métaphorique), 2 expressions nouvelles sont faites de mots français, 8 termes argotiques supposent un jeu de mots en français, 42 termes résultent de la déformation d'un mot français « correct » ou argotique (aphérèse, parfois suivie d'un redoublement de syllabe, apocope, dérivation, modification de la consonne initiale, largonji à infixe), 27 termes ont été empruntés à des parlers divers (patois de France ou français régional, cigain, italien « correct » ou fourbesque, allemand « correct » ou rotwelsch, slave, arabe, annamite), 3 termes sont d'origine ignorée, 2 enfin sont à éliminer. Dans le cas fréquent où l'origine est française, la difficulté est le plus souvent d'ordre sémantique. Il faut l'érudition et la perspicacité de M. Esnault pour nous montrer comment les *Chleuhs*, Marocains, sont devenus des Allemands, *se déguiser* a pu dire « s'en aller », *pipelet* désigner le dernier de la classe et *idoine* un indigène. Une moisson exceptionnelle permet aussi à l'auteur d'expliquer des formes qui, de proche en proche, se sont étrangement éloignées de leur origine. Ainsi *lopette* dérive de *lope*, apocope de *lopaille*, apocope de *lopaillekem*, largonji de *copaille*, péjoratif de *copain*. Après cela, c'est un jeu d'expliquer *lardu* (de *quart*) ou *nab-du-tac* (de *tabac*). Il reste que l'ouvrage présente beaucoup d'étymologies nouvelles ou, tout au moins, non traditionnelles ; voyez, par exemple, *Badinguet*, *binette*, *gnôle*, *kapo*, *mégot*, *péseta*, *pipo*, *recaler*, *tala*. Certaines imposent d'emblée la conviction ; toutes sont intéressantes et méritent examen. En résumé, excellent dictionnaire, riche et original, indispensable à qui s'intéresse à l'histoire de notre langue.

Voici pour finir quelques remarques et compléments sur des points de détail. ALLUMEUR « compère qui enchérit » (1844) : exemple de 1841, tiré du journal *La Correction-*

nelle, chez L. Larchey, *Dic. hist. d'argot*, 10e éd., Paris, 1888, s. v. — ATTACHES D'HUILE « boucles d'argent » (*Mr.*, 1827), locution donnée comme suspecte : le *Cartouche* de Granval (1725) l'atteste dans la « Nouvelle édition, revue, corrigée, et augmentée par l'Auteur » publiée à Anvers (B. N. Ye. 8942), 106. — BABA le sens premier « stupéfait » reste très employé. — BAC « baccara » (1860) : 1854, « le bac est horrible », P. Alyge, *L'Art de ponter*, Paris ; 7. — BASTAUX « 1° Testicules : « *Et de la môme* [ici, au bagne] ? — *De la môme ? Bastaux, oui ...* » (transp., 1872) ». Quelque peu différent est le texte cité par Fustier (*op. cit.*, 533), qu'il dit emprunté à Humbert, *Mon bagne :* « Et de la môme ? — De la môme bastaud, oui, tant que tu voudras ... les autres, de la peau ». — BELETTE « Pièce de 0,50 F (joueurs, 1877) » : 1875, « en implorant une pièce de cinquante centimes, une *pastille*, une *belette*, une *pépette*, comme ils disent dans leur argot », A. Cavaillé, *Les Filouteries du jeu*, Paris ; 113. — BIN'S. « *Du bin's* », usuel pour « de la pagaille » (étudiants parisiens, 1964). — BIZUTE « taupine de première année » (Lyon, 1937) : 1933, « hypokhâgneuse » (Lycée Henri IV, Paris). L'adjectif *bizutal* (nous écrivions *bizuthal*) peut être ajouté aux dérivés (1933, ibid.). — BOUDIN. Maintenant « jeune fille ou femme sans charme, généralement grosse » (étudiants parisiens, 1965). — BOUJARON. Ne conviendrait-il pas, pour expliquer le sens pris par le mot en argot, de rappeler sa signification chez les marins en 1792, savoir « récipient servant à mesurer un seizième de pinte de vin » ? Cf. *Fr. Mod.* XXV, 306. — BOUTONNIÈRE, sens 2 (Vadé, 1797) : 1743 au plus tard, au vers 4 de l'*Y grec*, petit poème de Grécourt († 1743), assez connu en son temps. — S. v. CAGNE, CAGNEUSE (lyc. Lyon, 1937) : 1933 (Lyc. H. IV, Paris) ; *hypocagneuse*, non relevé, était usuel à la même date (ibid.) — S. v. CENS', SANS-CUL « censeur » (lyc., Paris et Agen, 1935) : 1926 (Lycée Henri IV, Paris). — CHENU « beau » (poissard, 1750) : 1725, « Chenu. Bon, beau », Granval, *Cartouche*, *éd. cit.*, 107. — CHIADÉ « épatant » (écol., 1947) : 1934, Lyc. H. IV, Paris. — CITROUILL' « dragon » (sold., 1886) : 1883, « *Citrouille*. Argot militaire. Cavalier-dragon », G. Fustier, *op. cit.*, 508. — CLIQUE « 2° Ensemble des clairons et des tambours » (sold., 1886) : 1883, « *Clique*. Argot militaire. [...] Musique militaire », ibid. — COINCER « puer » (école, Paris, 1942) : 1926 au plus tard (école, Paris). — COLO. Aussi « colonie de vacances », 1926 au plus tard (école, Paris). — COMPALE. Usuel en khâgne (Lycée H. IV) en 1933, avec le verbe correspondant *compaliser ;* de même *photal* avait donné *photaliser*. — CONCAL « concours » (étud., 1955) : 1950, pour le concours d'entrée à l'École vétérinaire (Lycée Marcelin-Berthelot, Saint-Maur). — S. v. CONDITION, FAIRE UNE CONDITION « piller une demeure » (cambr., 1880) : 1873, « J'aurais besoin d'outil, j'ai une *condition* à faire », Beauvilliers, dans le *Figaro* (4-8-1873), 3. — COUSIN « tricheur [aux cartes] travaillant en association » (trich., 1877, 1902) : 1875, « A Paris, les grecs associés pour cette filouterie s'appellent des *cousins* », A. Cavaillé, *op. cit.*, 90. — CRAMOUILLE (voy. et sold., 1935). Paraît indirectement attesté par le nom de *Cramouillat*, donné par Jules Romains à un politicien ridicule (*Les Copains*, Paris, 1913). — DÉMAQUILLER. Au sens de « ôter le signe spécial dont un tricheur a marqué une carte », chez A. Cavaillé, *op. cit.*, 264. — S. v. DER, SOUS-DER « avant-dernier » (1940) : 1921, au jeu de billes, mais au sens de « qui joue encore après le dernier », ce qui s'accorde très bien avec la traduction de « Der sans sous-d ! » donnée par M. Esnault, soit « Je veux être dernier à jouer » ; (écol., Paris). — DERRIN « dessin » (écol., Paris, 1929) : 1926 au plus tard (ibid.). — DIRLO « directeur » (éc. primaires, 1927) : 1920 (ibid.).

— DUSS « signal convenu entre joueurs » (trich., 1877) : 1875, « le *dusse* », A. Cavaillé, *op. cit.*, 143. — ÉTOUFFER « empocher son gain sans continuer le jeu » (joueurs, 1878) : 1854, « D'estouffer un bénef gardez-vous toujours bien, Estouffer est indigne et ne conduit à rien », P. Alyge, *op. cit.*, 9. — ÉTOUFFEUR. Comme nom d'agent correspondant au verbe précédent, « ces estouffeurs », ibid. La forme de ces deux mots fait penser à un emprunt à un parler du midi. — FANNY. En 1935, aux boules, « une fanny », c'est « une défaite subie sans avoir pu marquer un seul point » (Savoie). — FLEMME. E. Boutmy donne le premier, à notre connaissance, les dérivés flémard », « flémer », dans son lexique de « la langue verte typographique » ; *Les Typographes parisiens*, Paris, 1874 ; 41. — FOUTRAL (lyc. et étud., 1938) : 1933 (Lyc. H. IV, Paris). — GALUCHET « valet de trèfle au lansquenet » (1857) : 1854, Le larbin. — Le valet. — Galuchet », P. Alyge, *op. cit.*, 15. — S. v. GINETTE, SAINTE-GINETTE « Bibliothèque Sainte-Geneviève » (étud., 1938) : 1933 (Lyc. H. IV, Paris). — GLOBULE (sold., 1938). Sobriquet d'un bizuth (hypokhâgneux) en 1935 (Lyc. H. IV, Paris) : « La Globule . — GROUILLE (à la) « à la volée » : *Jeter des billes, son pognon à la grouille* (écol., Paris, 1935). En 1926 au plus tard (écol., Paris). — GUSS, « Le gascon a *gus* (gueux), fripon, qui a pu perdre sa valeur péjorative (plus probable que *Auguste*, *Gugusse*, *Gusse* [...]) ; mais on ne le suit pas en franç. depuis le XVIIIe siècle ». Appuie la première hypothèse le fait que *gus* est non seulement gascon, mais provençal commun, et peut prendre une valeur atténuée ; cf. F. Mistral, *Prose d'almanach* (Paris, Grasset, 1926), 310 : « lou sacre vièi gus », pour désigner un vieillard qui refusait de prêter son argent. — S. v. K.-O, KNOKOUTE (écol., Paris, 1940) : 1926 au plus tard (écol., Paris). — LANS' « lansquenet » (filles, 1857 et 1862) : 1854, « lance » (joueurs), P. Alyge, *op. cit.*, 11 et 15. — LARBIN, « **larbin savonné*, valet de cartes (Poulot, 1870) » : 1854, « larbin » seul, en ce sens, ibid. — S. v. LUCO, le LUCAL (étud., 1954) : 1933 (Lyc. H. IV, Paris). — MAQUILLAGE « marque faite à une carte » (trich., 1881) : 1875, « Le *maquillage* est l'artifice au moyen duquel le grec reconnaît les cartes », A. Cavaillé, *op. cit.*, 68. — MAQUILLE « marque faite à une carte » (trich., 1877) : 1875, ibid. — MAQUILLEUR. Au sens de « joueur de cartes » chez P. Alyge, *op. cit.*, 8 et 11. — MUSIQUE « marque sur une carte » (trich., 1877) : 1875, « Dans le Midi, cette filouterie [le maquillage] s'appelle la *musique* », A. Cavaillé, *op. cit.*, 68. — NYMPHE « lingère entretenant les trousseaux ». Le terme désignait en 1936 les femmes de chambre (d'âge respectable) de la Maison des Étudiants de Lyon. — PASSOIRE « joueur qui laisse l'adversaire passer » (rugby, 1938). Au football association, en 1931, « mauvais gardien de but » (lyc., Paris). — PASTILLE « pièce de dix sous » (joueurs, 1877) : 1875, voir ci-dessus BELETTE. — PÉNO « pensum » (écol. et Ec. Boulle, 1929) : 1926 au plus tard (écol., Paris). — S. v. PENSIO. Ajouter la forme *demi-pens'* (lyc., Paris, 1926). — PENTA « taupin de cinquième année ». Utilisé aussi en khâgne ; féminin : *pentade* (Lyc. H. IV, 1933). — PERLOT « Apoc. de *samperlot* ». Lisez « Aphérèse ». — S. v. PISTOCHE, PISCAILLE (écol., Paris, 1935) : 1926 au plus tard (écol., Paris). — PISTEUR. Au sens de « compère et éclaireur du grec », A. Cavaillé, *op. cit.*, 326. — PISTOLET. Nécessité de renvoyer à l'article FUSIL, où sont mentionnées deux acceptions intéressantes de *pistolet*. — POLAR (Polytechn., 1952). Usuel actuellement dans les lycées parisiens. — POMPE « 2° Travail pressé : *Avoir de la pompe* (typogr., 1880) ». L'expression est relevée en 1874 par E. Boutmy (*op. cit.*, 46), mais traduite par « avoir du travail en quantité suffisante ». —

S. v. POT-A-COLLE, POTAC's est mentionné deux fois, avec des références plus complètes la seconde fois. — POULE. Nous signalerons à date ancienne (1798 au plus tard) « poupoule », sans valeur péjorative, chez Casanova (*Mémoires*, éd. Brockhaus, Wiesbaden et Paris, 1961 ; 8, VII, 168) : « [à un repas de noces d'artisans milanais]. Nous étions vingt-quatre, et j'ai vu des *poupoules* très jolies ». — PROBLOQUE « 2° Problème (écol., Paris, 1935), dit aussi *problo* (1912), *probzig* (1940)». On disait dans notre école, à Paris, en 1926 au plus tard, *probzo* et *probzouille*. — RAMENER. « *La ramener*, [...] rouspéter, protester ». A pris chez les étudiants parisiens le sens de « crâner, faire le malin ». Nous avons entendu à Nancy (1963) *ramenard* « prétentieux ». — SEG « censeur ». Ajouter aux variantes *sec* (Lyc. Saint-Louis, Paris, vers 1933) ; la secrétaire du censeur était la *sécheresse* (ibid.). — REME « fromage » (A., 1821) . 1725, « Rême. *Fromage* », *Cartouche, éd. cit.*, 111. — RETIRETTE (baccara, 1881) : 1875, A. Cavaillé, *op. cit.*, 200. — RIDICULE « Sac de soldat, 1833 [...] Jeu verbal sur *réticule*, sac [à main] de dame, sous le Directoire ». La plaisanterie s'explique facilement, car en 1833 *ridicule* s'emploie au sens de « sac de dame ». Ex. « *ridicule*, sac à ouvrage de femme », N. Landais, *Dic.* (1834). En 1842 encore : « L'aloès sert à faire des ridicules, des pantoufles, des bourses, des bonnets grecs », Sers, *Intérieur des bagnes*, Angoulême ; 63. — RINÉ « cinéma » (écol., Paris, 1929) : 1926 au plus tard (écol., Paris). — ROTEUSE « bouteille de champagne » (voy., 1954) : 1933 au plus tard (lyc., Paris). — S. v. SERGO. Ajouter aux variantes *serpatte* « sergent » (sold., Rouen, 1938) ; pour le suffixe, cf. *chasspatte*. — SULTAN « le public payant, au théâtre » (coméd., 1866) : 1865, « *Sultan* (*Le*). — C'est une des cent qualifications du public inventées par les comédiens », J. Duflot, *Les secrets des coulisses des théâtres de Paris*, Paris ; 211. — TCHAO « Altér., répandue à Marseille, Lisbonne, Saigon, de l'ital. *schiavo !* serviteur ! ». C'est là une forme de salut indigène en Haute-Italie (lomb. *ciao*, piém. *cia(v)u*, gén. *ciau*) et passée en italien à date récente. Cf. *D. E. I.*, s. v. *ciào* et Rohlfs, *Hist. Gram. der It. Spr.*, I, 317, n. 1. En France, il peut s'agir soit d'un emprunt direct à un parler italien septentrional, soit d'un emprunt au néo-italien *ciao ;* c'est sans doute l'un ou l'autre selon les points. *Tiavo*, également signalé par M. Esnault, peut être pris au toscan populaire *stiavo*. — TEXTO. Variante : *textu* (Lyc. H. IV, Paris, 1933). — TRADUC. Variante : *trade* (ibid.). — TRUQUEUR « 3° marchand de faux meubles anciens (antiquaires, 1872)». Ce commerce a été particulièrement florissant pendant le Second Empire. *Le Monde illustré* du 8 avril 1865, sous la signature de « Junior », 210, donne le terme pour des marchands d'œuvres d'art maquillées par leurs soins : « Les *Truqueurs*, c'est le nom qu'on donne aux imitateurs peu délicats, sont arrivés à des résultats fabuleux : on se rappelle M. de Rotschild payant dix mille francs deux chandeliers de faïence » truqués (le mot est dans le texte) par le vendeur. — TYPE « Individu, personne quelconque » (bohèmes, étud., 1881) : 1875, « avec quarante sous qu'un *type* m'a passés », A. Cavaillé, *op. cit.*, 109.

R. ARVEILLER.

Giuliano BONFANTE et Maria Luisa PORZIO GERNIA, *Cenni di Fonètica e di Fonemàtica con particolare riguardo all' italiano*, Torino, G. Giappichelli, 1964, 94 p. — Petit ouvrage clair et très concis destiné en premier lieu aux étudiants universitaires, qu'il nous sera par conséquent permis de comparer à certains cours universitaires italiens du même type publiés ces dernières années — citons de Belardi le *Corso di Glottologia*

(1955) et les *Elementi di fonologia generale* (1956) et surtout la partie introductive au second volume de la *Glottologia* de Tagliavini, publié aussi séparément sous le titre de *Elementi di fonetica generale* (1962). Le présent ouvrage réussit à donner un tableau plus ou moins complet de la phonétique (p. 13-48) et de la phonématique ou phonologie (p. 49-88) en un minimum de pages sans s'occuper de l'évolution même de la science — à peine si le lecteur est familiarisé avec quelques grands noms dans la bibliographie. Par bonheur les auteurs n'introduisent pas le débutant dans le labyrinthe de la terminologie diffuse qui diffère souvent d'un linguiste à l'autre ; tout au contraire, la description des deux disciplines est limpide jusqu'à en devenir un peu artificielle parfois. Dans la partie réservée à la phonétique physiologique (p. 16-36), on aurait souhaité quelques illustrations des appareils phonatoires. L'étudiant qui n'aura eu comme guide que le cours de Bonfante-Porzio Gernia aura étudié la phonétique sans avoir jamais vu un palatogramme, ce qui nous semble pour le moins regrettable. D'ailleurs il n'aura pas de bons renseignements, si brefs soient-ils, sur la quantité non plus. Ce qu'il y a dans ces « Cenni » est bien expliqué, les exemples sont choisis avec soin dans le cadre des langues indo-européennes, certains changements phonétiques (p. 41-48) sont représentés d'une façon particulièrement frappante. Pourtant on ne peut se défaire de l'impression que le tout est un peu trop lapidaire et apodictique pour donner au débutant une idée fidèle de la science qui est plutôt approche et tâtonnements. Toutes les bonnes intentions de clarté et de brièveté mises à part, nous aurions préféré un petit air de laboratoire dans la première partie. Le livre y aurait certainement gagné ... La partie de phonématique (p. 51-88) par contre, plus spéculative et abstraite par définition, nous a mieux convaincu. Les valeurs oppositionnelles sont clairement indiquées, la relativité des systèmes phonématiques bien illustrée. Ici plus encore que dans la partie phonétique, les exemples tirés des langues modernes — italien, français, anglais, etc. — sont très fréquents. In fine, les auteurs traitent la graphie et ses problèmes (p. 82-88). Ils y notent bien à propos que les orthographes française et anglaise (et irlandaise) sont ce qu'il y a de pire dans ce domaine ; aussi en profitent-ils pour vanter la graphie du finnois et celle(s) du serbo-croate. Peut-être faudrait-il ménager leur enthousiasme en ce qui concerne le serbo-croate, puisque cette langue n'indique pas, dans l'usage commun, les accents (l'accent musical y a pourtant une valeur phonologique : *räd* prêt (à faire quelque chose ∾ *râd* « travail, occupation » ; *rät* « guerre » ∾ *rât* « cap, promontoire », etc.). A propos d'accents graphiques on connaît la campagne que mène depuis des années Bonfante lui-même pour la diffusion d'un accent dans l'orthographe italienne, qui pourrait indiquer en même temps l'intensité et la fermeture des voyelles. Dire pourtant que déjà de nos jours les meilleurs écrivains italiens emploient ces signe diacritiques (p. 18) est hélas encore une utopie et un trop bel espoir .... Un peu trop simplifiée est aussi la question des réalisations dialectales de *s* intervocalique italien (quoique généralement sonore dans le Nord, il y a des exceptions occasionnelles, tout comme dans les parlers méridionaux la prononciation sourde n'est pas tout à fait la seule représentée : pour la sonorisation cf. Lausberg, Rohlfs et tout dernièrement K. H. Rensch, *Beiträge zur Kenntnis Nordkalabr. Mundarten* (1964), 125). Enfin, l'analyse de la nature de /č/ et /ǧ/ italiens n'est peut-être pas très claire pour les débutants : il est important que ceux-ci comprennent pourquoi on les range sous les affriquées au lieu de les considérer comme une simple combinaison de deux consonnes « autonomes » (cf. bonne discussion Taglia-

vini, *op. cit.*, 76-78 et aussi Malmberg, *La Phonétique* (1964), 57-59). Dans la bonne bibliographie, bien tenue à jour, qui clôt le petit volume de Bonfante-Porzio Gernia, il faudrait peut-être ajouter A. Rosetti, *Introdução à Fonética*, Lisboa, 1962, qui pourrait rendre d'excellents services aux étudiants italiens.

Que pourtant ces quelques remarques ne nous empêchent pas de féliciter les auteurs pour la façon claire dont ils ont exposé la matière parfois assez complexe, pour les exemples choisis judicieusement et pour leur texte très lisible. Les plus reconnaissants seront certainement les étudiants universitaires, auxquels cette introduction s'adresse.

Karl-Heinz RENSCH, *Beiträge zur Kenntnis Nordkalabrischer Mundarten.* (Forschungen zur romanischen Philologie, Heft 14), Münster-Westfalen, 1964, XXI + 276 p. — Formé par Heinrich Lausberg, M. Rensch a passé sept mois dans la région étudiée, située dans la province de Cosenza. Quoiqu'en régression et dans une position sociale nettement inférieure quant à la langue littéraire, le dialecte nord-calabrais s'est maintenu assez bien dans la plupart des 27 localités soigneusement enquêtées par l'auteur. Surtout les personnes âgées l'ont gardé quasi inaltéré. A ce propos il est intéressant de noter que dans des régions économiquement plus évoluées le dialecte jouit d'une réelle faveur même dans la bourgeoisie tandis que dans le Sud moins développé, parler dialecte semble déshonorant. Je n'ai jamais rencontré un Milanais ou un Padovan honteux de parler lombard ou vénète en famille (cf. aussi pour l'Italie méridionale : Helmut Lüdtke, *Orbis* V, 1956, 123-130). Tandis que dans le Nord il est assez facile de trouver de bons sujets pour une enquête dialectologique, Rensch n'y a réussi qu'au prix de longues recherches. Il en a réuni les résultats dans une étude descriptive, suivant de très près les ouvrages de Rohlfs — surtout la *Historische Grammatik der ital. Sprache* et le *Dizionario dialettale delle tre Calabrie* — et de Lausberg — *Die Mundarten Südlukaniens.* Ce caractère descriptif explique peut-être un certain manque de synthèse et de cohésion. Il nous semble que de ses matériaux, précis, de première main et d'une réelle richesse, il aurait pu tirer plus qu'il n'a osé le faire. Ayant évité toute conclusion, considérée comme téméraire dans une étude de micro-linguistique, Rensch va jusqu'à s'effacer pour se limiter dans certains cas à donner des suppléments aux études de Rohlfs ou de Lausberg, de sorte que pour ceux qui n'ont pas sous la main les ouvrages de ces derniers, il est presque impossible de se faire une idée de tel ou tel phénomène.

On aurait souhaité des informations plus claires sur le caractère archaïque ou non de de la région, sur la question des influences — y a-t-il plus d'influences de la Calabre que de la Lucanie, par exemple (cf. pourtant, brièvement, p. 47-50) —, sur le lexique, que Rensch donne seulement en partie, pour autant que ses recherches ont permis de compléter les ouvrages déjà existants. Ainsi, il est impossible de se faire une idée claire du lexique de la région étudiée, sans dépouiller au préalable le *Dizionario* cité de Rohlfs et y ajouter les données de Rensch. L'auteur, certes, s'est choisi une région sans unité linguistique, ce qui rend malaisée toute tentative de synthèse. Il est pourtant dommage qu'après la lecture de son ouvrage, d'un sérieux remarquable, on ait un peu l'impression d'avoir tout lu, mais d'être trop près de la mosaïque pour en voir le dessin et le canevas... — Notons un certain nombre d'archaïsmes lexicaux (fonds latin en commun avec le lucanais méridional ; fonds grec, p. 192-197), archaïsmes phonétiques (p. ex dans la diphtongaison) et morphologiques (conservation de *-s*, *-t* dans *kántəsə*, *kantəðə* < *cantas*,

cantat, etc.). La dernière partie, avant l'index-glossaire (p. 245-276), est réservée à une série de proverbes et dictons, auxquels l'auteur a joint quelques poésies enfantines qui rappellent les comptines, de même que 27 chansons populaires, avec annotation musicale. Le tout est précieux non seulement pour le linguiste, qui y trouve en outre quelques indications sur la syntaxe, mais aussi pour l'ethnologue, qui aurait peut-être souhaité un peu plus longues les notes accompagnant les chansons (p. 244). M. Rensch nous a donné une contribution de premier ordre pour la connaissance de ces dialectes à cheval sur la Lucanie et la Calabre. On ne peut pourtant s'empêcher de penser à ce propos aux paroles de Jaberg : « la description, si elle demande, pour être rationnelle, une grande expérience scientifique, n'est jamais le but final de la science » (*RPort Fil* I, 1946, p. 2). Mais n'est-ce pas plutôt notre faute si nous sommes insatisfaits en demandant un tableau général là où M. Rensch n'a voulu donner que des « Contributions », s'acquittant de sa tâche avec une compétence parfaite ?

DIETER GEISSENDÖRFER, *Der Ursprung der Gorgia Toscana*, Inaugural-Dissertation Erlangen-Nürnberg, 1964, 93 p. — Les premiers à s'occuper de l'origine de la spirantisation des sourdes *k*, *p*, *t* en position intervocalique dans le dialecte toscan actuel ont été les philologues classiques au siècle dernier. Dans leurs analyses des particularités phonétiques des emprunts grecs et latins en étrusque, ils ont signalé, ne fût-ce qu'en passant, des affinités entre la spirantisation étrusque et celle connue en Italie sous le nom de *gorgia toscana*. L'idée d'un substrat étrusque en toscan est reprise par Clemente Merlo (1927) ; sérieusement élaborée, la thèse est étayée par des attestations étrusques aussi bien que toscanes. Elle n'en est pas moins vivement combattue par Rohlf peu après — son premier article, de 1930 (*GRM* 18, p. 38-56) sera suivi de nombreuses nouvelles contributions (cf. la plus récente étude de Rohlfs dans *IF* 68, 1963, p. 295-308). La critique de Rohlfs, admise seulement depuis quelques années par un petit nombre de spécialistes, éminents d'ailleurs, souligne certaines faiblesses de la théorie du substrat. Non seulement le phénomène toscan n'est-il attesté que très tardivement (XVIe siècle), mais en outre la spirantisation toscane n'est nullement identique à celle notée en étrusque, et semble même être plus récente que la réalisation affriquée /č/ de/ k/ + voyelle claire, puisqu'en toscan il n'y a pas de spirantisation dans des mots comme ' pace ', ' noce ', tandis qu'elle est générale dans ' amica ', ' dico ', ' fuoco '. Le scepticisme de Rohlfs a trouvé récemment des appuis grâce aux études de Weinrich, de G. Contini (*Bol. Fil.* XIX (1960) 263-289), e. a. Rohlfs en outre insiste sur le fait, dûment illustré, que le passage d'intervocaliques sourdes à la fricative, fréquent dans d'autres langues romanes, suffirait à rendre moins isolé le phénomène toscan. La théorie du substrat ne semble par conséquent nullement nécessaire pour expliquer la *gorgia toscana* (les critiques de Castellani, *Bol. Fil.* XIX (1960) 241-262 contre les objections de Rohlfs ne nous ont pas convaincu). Malgré toutes les objections, sérieuses et bien documentées, l'hypothèse du substrat étrusque reste une des possibilités de la solution du problème. Sans pouvoir nous persuader, M. Dieter Geissendörfer, qui aborde le problème du côté de la philologie classique, arrive à nous rendre plus acceptable une survivance étrusque dans la spirantisation toscane. L'auteur analyse d'abord le phénomène en étrusque (p. 9-68), pour s'arrêter ensuite aux graphies des intervocaliques sourdes dans le *Codice Diplomatico Longobardo*, du VII-VIIIe siècle (p. 69-86). Il traite le bilinguisme en Etrurie, qui aurait pu

faciliter le passage en latin régional de certaines particularités phonétiques de l'étrusque, pour s'arrêter ensuite aux attestations de la spirantisation en étrusque et chez les auteurs latins d'origine étrusque. La spirantisation étrusque telle que nous la connaissons grâce à l'épigraphie a survécu sans aucune conteste à la latinisation, quoique les preuves à l'appui soient relativement peu nombreuses. Les grammairiens latins ne se sont jamais occupés du système phonétique de l'étrusque et ne nous en renseignent qu'exceptionnellement, là où le latin régional accusait une influence étrusque, une aspiration « fautive ». Geissendörfer s'arrête longuement à un épigramme où Catulle raille la prononciation aspirée d'un certain Arrius (p. 33-55). L'auteur nous renseigne sur les commentaires donnés jusqu'ici à cet épigramme, démontre que le nom d'Arrius était spécialement fréquent en Etrurie, etc. Il rend très acceptable la thèse selon laquelle Catulle se moque ici d'un trait de prononciation typiquement étrusque. La méthode claire et soignée de l'exposé vaut tout notre respect : on regrette seulement qu'il n'y ait pas plus de pièces à conviction et que le doute (quant à la généralisation ou la fréquence de cette particularité) soit à peine dissipé. L'auteur a analysé en outre le Codex diplomatique longobard, déjà plusieurs fois étudié. La récolte est maigre, il est vrai, des mots à intervocaliques aspirées étant rares. Ce qui reste important, c'est que la grande majorité de ces formes est due à des scribes (longobards) résidant en Toscane. Geissendörfer encore une fois ne se laisse pas emporter, mais note que, comme les Longobards dans leurs parlers connaissaient la spirantisation — elle y avait une valeur phonologique — on peut admettre qu'ils aient transcrit plus fidèlement les sons latins « bizarres » perçus en Toscane. S'ils notent des intervocaliques aspirées telles *locho*, *amicho*, et cela seulement à l'intérieur des frontières de l'ancienne Etrurie, il faut admettre que le latin parlé en Italie, à l'époque longobarde, offrait réellement des particularités régionales très prononcées (thèse illustrée en outre par les Politzer). Il n'est par conséquent pas téméraire d'admettre que la particularité étrusque, encore vivante dans le latin toscan du VIe-VIIIe s., ait été renforcée par les colons longobards qui s'y installaient et qui avaient une spirantisation dans leurs parlers germaniques.

Ainsi, la conclusion de M. Geisendörfer nuance la théorie du substrat étrusque en y ajoutant la possibilité d'un substrat secondaire et de renfort, tel qu'il apparaît dans le *Codice*. Il admet lui-même que le problème de la gorgia toscana n'en est pas résolu mais que tout au plus l'hypothèse d'un substrat ne peut être négligée [1]. En ceci, il rejoint avec de nouveaux arguments soigneusement valorisés, la conclusion de Castellani : « Mentre ci sono vari indizi a favore dell' origine etrusca della gorgia, non esiste nessun valido argumento contro tale ipotesi » (*loc. cit.*, 261. Le plus fort argument contre, c'est que telle hypothèse n'est pas nécessaire, puisque le phénomène se laisse expliquer par ailleurs, comme le démontrent Rohlfs ou Contini [point de vue structuraliste chez ce dernier]). C'est le mérite de Geissendörfer d'avoir repris minutieusement le problème dans le cadre de la philologie latine et d'avoir trouvé une documentation de la survivance de la spirantisation dans le haut moyen âge, tremplin éventuel entre les Etrusques et les Toscans [2].

Hugo PLOMTEUX.

1. Pourtant, il n'y a aucune forme dans le *Codice* du type [amiha], le plus clairement perceptible en toscan, même de nos jours.

2. On corrigera une coquille assez grave à la p. 90 : le titre de l'ouvrage de D. Norberg est « Syntaktische Forschungen aus dem Gebiete ... des frühen Mittel*lateins* » et non pas « Mittel*alters* ».